

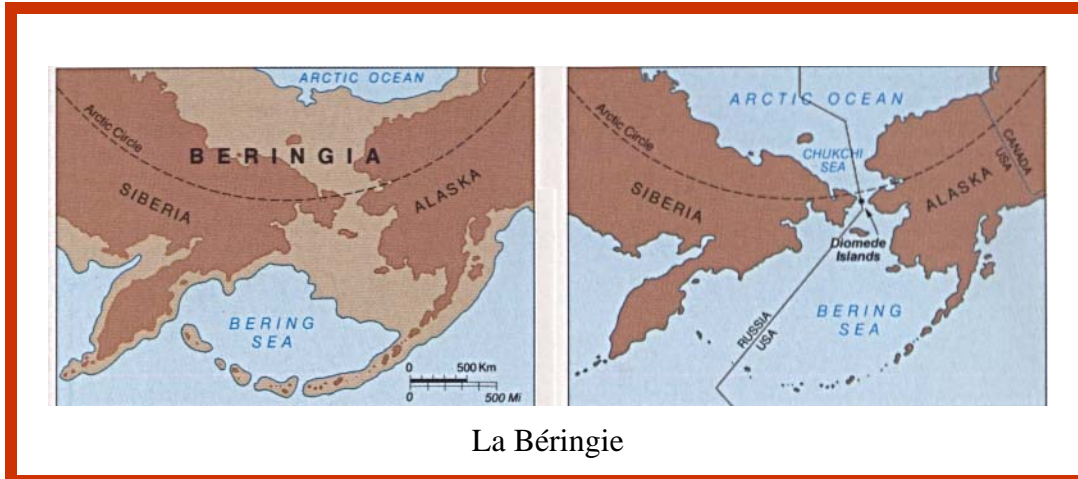
La Conquista

Par Claude Marcil

Le peuplement des Amériques

À quatre reprises depuis un million d'années, le climat de la terre s'est détraqué. On en ignore toujours la cause exacte, mais les effets sont chaque fois les mêmes: la température baisse, la neige ne fond plus au cours des étés de plus en plus brefs et se transforme en glace, qui s'accumule pendant des milliers et des milliers d'années pour devenir d'immenses glaciers. Puis, des pôles, cette nappe de glace descend vers les régions tempérées, recouvrant presque tout sur son passage. C'est dans ce cadre climatique que s'est déroulée l'évolution de l'Homme.

Celui-ci se tient sur ses deux jambes bien avant le début de l'ère glaciaire. Au milieu de la dernière avance des glaciers, pendant que d'énormes calottes de glace recouvrent le tiers de l'Europe comme de l'Asie, les lointains ancêtres de l'Homme chassent déjà dans l'ancien monde, aussi bien en Afrique que dans le sud de l'Asie. Malgré le froid, les chasseurs des Tropiques ne fuient pas vers le sud car la chasse est difficile et le gibier insuffisant dans la forêt tropicale. Alors qu'au nord, comme l'écrit Jean Malaurie, « La toundra est un entrepôt de viande et de poisson. » En effet, les glaciers ne recouvrent pas entièrement le nord du globe terrestre. Les steppes de Sibérie, bornées de hautes montagnes qui empêchent les nuages de passer, sont libres de glace. Ce sont des prairies verdoyantes, parcourues par des milliers de mammoths, de caribous et de gros mammifères, que l'Homme ne peut chasser en solitaire; les chasseurs doivent collaborer durant la chasse et faire le partage de la viande ensuite. C'est dans l'Eurasie, libre de glace, que naît une des premières sociétés humaines organisées à cette fin pour la chasse. A mesure que le froid s'intensifie, la grande faune de l'ère glaciaire broute son chemin vers le nord, vers la pointe de la Sibérie. Derrière eux, les chasseurs. Ils ont perfectionné leurs armes et leurs vêtements trappent mieux la chaleur depuis leur déplacement des régions chaudes vers la toundra glacée; ils savent désormais comment survivre malgré le froid, de plus en plus vif à mesure qu'ils remontent vers le nord à la remorque des gros mammifères, sans espoir de retour.



La Béringie

Aujourd'hui, la Sibérie est séparée de l'Alaska par la mer de Behring, mais il n'en était pas de même il y a quarante mille ans. La quantité d'eau sur terre est stable et limitée, de sorte que l'eau retenue par les glaciers entraînait inévitablement des baisses du niveau des océans. Ces énormes masses de glace avaient fixé, en les gelant, des millions et des millions de kilomètres cube d'eau qui, normalement, remplissaient les océans. Il y a quarante mille ans, la glace qui recouvrait les deux tiers de l'Amérique du Nord avait ainsi pompé l'eau du détroit de Behring, faisant baisser le niveau de la mer de 100 mètres. Le détroit de Behring devint un isthme, la Béringie, qui se couvre, sur plus de 1 000 kilomètres de large, d'herbe longue et grasse, nourriture de choix des gros mammifères. Beaucoup de petits animaux ont déjà franchi la Béringie lorsque arrive à son tour la grande faune de l'ère glaciaire : caribous, bisons, chevaux, etc. Derrière eux, des groupes de trente à cinquante personnes, les chasseurs sibériens. Les découvertes récentes de sites comme celui de Monte Verde (Chili), qui a plus de 33 000 ans, oblige plusieurs chercheurs à reculer de beaucoup le moment de l'arrivée des ancêtres des Indiens en Amérique. Sans oublier ces os de Caucasiens trouvés dans l'État de Washington, datant de 9 000 ans, et qui posent l'hypothèse d'Européens ayant longé le manteau de glace qui recouvrait alors le nord de l'hémisphère.

Les murs de Lascaux sont encore vierges et l'humanité n'a pas encore émergé de l'âge de pierre, lorsque des groupes de chasseurs sibériens franchissent à leur tour, à pied sec, le gigantesque pont de terre qui unissait alors la Sibérie à l'Alaska. Ces petits groupes de chasseurs, des familles apparentées, pas encore Américains, pas du tout Indiens, suivent les traces du gros gibier, la seule ressource alimentaire dans cette zone froide. Protégés par des montagnes, l'Alaska et une partie du Yukon sont libres de glace; partout ailleurs cependant, de l'Atlantique au Pacifique, se dresse une formidable barrière de glace, haute de plusieurs kilomètres et qui s'étend au sud jusqu'à la hauteur de l'actuelle ville de New York. Mais, dans ce mur de glace qui sépare les chasseurs de l'Alaska du centre de ce nouveau monde, s'ouvre une brèche, un couloir mince qui suit à peu près la rive de l'Arctique, puis la vallée du fleuve Mackenzie. C'est donc en passant par le nord, par le toit du continent, que les chasseurs abordent, sans le savoir, un nouveau monde.

Lentement, au fil des générations et de la croissance démographique, ils progressent entre les murs de glace qui se rapprochent quelquefois à moins de vingt milles. Finalement, des

génération plus tard, ils franchissent les passages qui conduisent au-delà de la muraille de glace, au coeur du continent américain. Ils s'adaptent à des territoires radicalement différents, où la flore et la faune sont également nouvelles, et descendent vers l'Amérique centrale. Franchissant une zone écologique après l'autre, leur route ne s'arrêtera qu'à la Tierra del Fuego, en face de l'Antarctique. Des milliers d'années se sont écoulées depuis que les chasseurs ont mis le pied pour la première fois à l'autre bout des Amériques...

Pendant les milliers d'années qui suivent, les chasseurs, toujours en groupes, s'attaquent principalement aux paresseux géants qui broutent le feuillage à 7 mètres, aux castors gros comme les ours actuels, dotés d'incisives acérées d'une longueur de 16 centimètres, mais surtout aux mammouths. On n'a pas appelé les éléphants et les mammouths « pachydermes » (cuir épais) sans raison; or les chasseurs n'ont ni arc ni flèches, seulement des javelots très pointus. Mais comment lancer un javelot à distance respectueuse tout en déployant une force suffisante pour que la pointe, taillée en flûte, perce le cuir épais du mammouth? C'est justement l'arme miracle que les chasseurs d'Amérique inventent. Ils taillent une encoche au bout d'un os long, ils placent le bout du javelot dans l'encoche et, avec cette rallonge, ils lancent leur javelot. La pointe de pierre pénètre alors profondément dans la peau du mammouth, l'affaiblit, et le groupe de chasseurs peut alors, sans danger, l'achever. Mais, alors même que les chasseurs deviennent de plus en plus spécialisés et efficaces, leur âge d'or s'achève: graduellement, en effet, le climat change. Jusqu'alors froid et humide, il s'adoucit, devient de plus en plus sec dans de nombreuses régions et, lentement, les glaciers amorcent leur long retour vers les pôles.

La faune de la Béringie

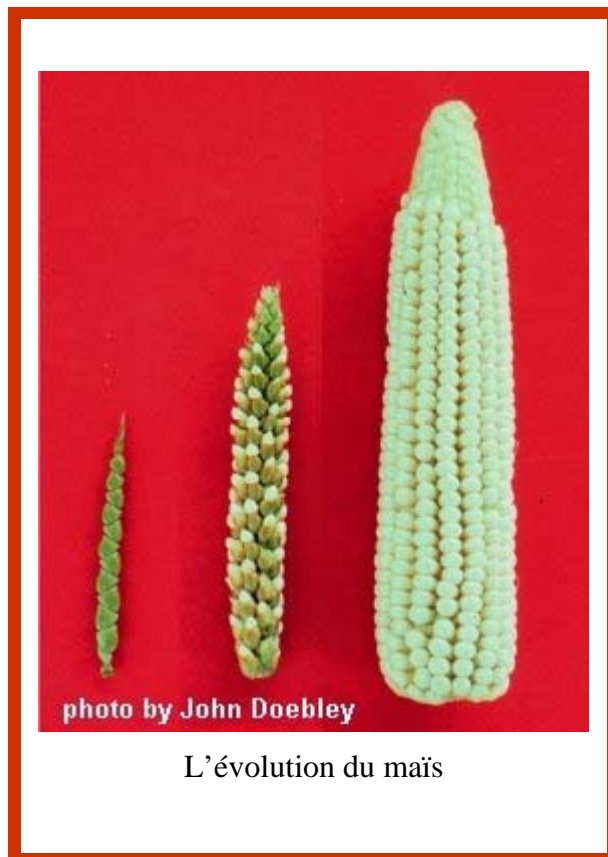


La température s'est adoucie, les étés se sont allongés, la neige a fondu lentement et les glaciers reculent de plus en plus, laissant derrière eux des nappes d'eau, presque des mers intérieures ; des baleines nagent au-dessus de Montréal . À cause de la trop grande efficacité des chasseurs, ou à cause du climat, la grande faune de l'ère glaciaire disparaît, de même que des centaines d'autres espèces. Certains chasseurs poursuivent la grande faune qui remonte vers le nord, suivant le recul du glacier, et c'est vers cette époque, il y a une dizaine de milliers d'années, que le sud du Québec, devenu habitable, voit arriver les premiers chasseurs venus des Grands Lacs et de la côte est des Etats-Unis. Ce sont les Indiens.

Il y a déjà longtemps que le pont de terre de la Béringie a disparu sous l'eau lorsque d'autres Sibériens, cette fois marins et pêcheurs, franchissent à leur tour, en canot, il y a peut-être six mille ans, le détroit de Behring pour aborder en Alaska. Vivant de la mer, ces nouveaux immigrants, ancêtres des Inuit, ne s'en éloignent pas. Adaptés au froid, c'est en un temps record qu'ils longent la rive arctique de l'Alaska au Groenland. Cette occupation s'est faite si rapidement que la langue est restée virtuellement la même partout. Au cours des siècles qui suivent, ils développent les techniques les plus efficaces pour survivre dans un des pires climats de la planète, inventent l'igloo et laissent leur

marque dans l'Arctique pour plus de deux mille ans. Pour eux comme pour les Inuit qui les remplacent plus tard, l'agriculture demeure impensable. Mais, beaucoup plus au sud, les chasseurs de mammoths se recyclent. Une révolution se prépare en Amérique centrale.

Au fur et à mesure que les gros mammifères disparaissent, les chasseurs apprennent à utiliser toutes les autres ressources alimentaires de leur territoire ; lorsque le climat de l'Amérique se stabilise enfin, il y a quelque 7000 ans, pour ressembler à celui d'aujourd'hui, les ex-chasseurs de mammoth savent désormais chasser le bison, pêcher différentes sortes de poissons et, surtout, ils connaissent de plus en plus de plantes comestibles. A l'est de l'Amérique, ils inventent le canot d'écorce qui permet la pénétration des forêts par les cours d'eau; sur la côte du Pacifique, c'est l'exploitation des ressources de la mer (on a retrouvé des barrages à poissons qui ont demandé la plantation de 65 000 pieux). Partout ailleurs, les premiers Américains tirent le maximum de leur zone écologique. Les différences régionales sont évidentes; sur la côte du Pacifique, par exemple, les ressources de la mer sont inépuisables, alors qu'au sud-ouest des Etats-Unis et dans certaines parties du Mexique, le gibier est rare et la pêche inutile. Par contre, dans ces régions arides, les plantes comestibles sont nombreuses: au fil des générations, la citrouille, les piments et les haricots deviennent une partie importante de la diète des chasseurs. C'est la recherche continuelle de plantes comestibles qui amène, peu à peu, ce qui devait être la grande révolution alimentaire du continent, la culture du maïs.



Ce sont en effet les Indiens d'Amérique centrale qui réussissent, à force d'observations, de persévérance et d'ingéniosité à faire de cette pauvre plante des steppes — ses épis, pas plus gros que l'ongle du pouce, donnaient à peine quelques douzaines de petits grains — l'un des produits alimentaires les plus importants de l'histoire de l'Humanité. En effet, encore aujourd'hui, seul le riz nourrit plus de bouches à l'échelle mondiale. Pour ceux qui furent les premiers agriculteurs américains, cette domestication du maïs, vite adapté aux terres froides comme aux terres chaudes de l'Amérique centrale, marque le point de départ de civilisations remarquables.

Disposant désormais de réserves de nourriture les mettant à l'abri de la famine, les Indiens de l'Amérique centrale peuvent construire des habitations permanentes, de la poterie et étudier les changements de saisons qui rythment la culture du maïs. Année après année, la population augmente. Les connaissances s'accumulent sur les mouvements des étoiles, de la lune, du soleil. A l'époque des pyramides égyptiennes, la vie en village est devenue plus complexe en Amérique centrale; les rites religieux se sont raffinés, d'autres plantes, comme la tomate et la cacahuète, se sont ajoutées à la liste déjà longue des plantes cultivées par les Indiens de l'Amérique centrale. Comme en Asie ou au Proche-Orient, une civilisation est en train de naître sur le continent américain; mais avec une différence fondamentale: « Pratiquement pas d'animaux domestiques, ignorance de la roue, du soufflet, de la forge, du tour du potier; donc aucun point de départ en direction de la machine ou du moteur. » Pierre CHAUNU. *Conquête et exploitation des nouveaux mondes*. Coll. Nouvelle Cléo « L'histoire et ses problèmes » Paris. PUF, 1969)

En effet, les Mayas avaient bien inventé la roue que l'on retrouve dans les jouets pour enfants; mais dans le nouveau monde, il n'y a aucun animal de trait: ni chevaux — ils sont tous disparus en même temps que les mammouths — ni boeufs, moutons ou chèvres. Seule exception, le lama d'Amérique du Sud qui ne peut, quant à lui, supporter une charge supérieure à une trentaine de kilogrammes. Le nouveau monde évolue donc d'une façon radicalement différente de celle des vieux continents... Mais toute cette évolution sera bouleversée par les Européens, qui vont bousculer l'Amérique avec un succès que le colonialisme ne rencontrera pas souvent ailleurs.

La Conquista

À la fin du Moyen Âge, il y avait belle lurette que les Européens savaient que la terre était ronde. Deux mille ans auparavant, les Grecs avaient remarqué, lors des éclipses de lune, que l'ombre de la terre apparaissait comme un disque rond sur notre satellite. Sur cette terre ronde, selon les conceptions européennes de l'époque, une masse de terre, d'un seul tenant, comprenant les trois mondes dont on connaît l'existence : l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Depuis les romans-reportages de Marco Polo, l'Europe est obsédée par l'Asie d'où proviennent l'opium (la base de tous les remèdes) de même que le poivre, le gingembre, le clou de girofle et les autres épices utilisées pour conserver la viande, dans une époque sans réfrigérateurs. Tous ces produits parviennent à l'Europe via les ports de

Gênes ou de Venise, qui ont le monopole du commerce avec le Moyen Orient et, par là, avec l'Asie. Les épices sont littéralement vendues à prix d'or, ce qui pose un problème aux acheteurs européens; pour exprimer cela sous forme d'image, disons que tout l'or de l'Europe, fondu en un seul lingot, aurait formé un cube d'un mètre soixante-deux de côté. C'est donc dire que l'Europe du XVe siècle rêve de commercer directement avec l'Asie et de découvrir de l'or.



Reproduction de la Niña

La deuxième moitié du XVe siècle est pour la géographie ce que sera la technique pour la première moitié du XXe siècle, une période de brusque progrès. Au contact des musulmans, les marins européens apprennent non seulement l'art et la science de la navigation, mais aussi à concevoir un nouveau type de navire, la caravelle, premier vaisseau de haute mer, lent, tenant bien la mer et capable de fendre le vent sans l'aide d'avirons. C'est à bord de la caravelle que les Portugais, les premiers à tourner le dos à l'Europe, cherchent à atteindre « Les Indes » en contournant l'Afrique. Parce que les Portugais s'assurent du monopole de cette route, les autres pays européens cherchent des voies nouvelles vers le continent asiatique.



Mais si la terre est ronde, il devient évident qu'on peut atteindre l'Asie par l'ouest comme par l'est. Tout le problème est de calculer les dimensions supposées du globe. On croit, avec raison, que la distance à parcourir en passant par l'ouest est beaucoup plus grande que par l'autre côté. On ignore ce qui peut se trouver entre l'Europe et l'Asie, du côté ouest, et, en supposant qu'il n'y a que l'eau, l'aventure consistant à traverser dans de frêles esquifs un océan aussi immense est considérée à juste titre comme insensée.

Les buts de ces conquêtes sont multiples et rarement avoués officiellement: enrichir Madrid, Paris, Londres et assurer leur puissance. « L'intention pieuse de convertir les autochtones au christianisme sanctifiait l'entreprise.»

Colomb se trompait beaucoup sur les dimensions du globe terrestre qu'il réduisait de 24%. Il avait demandé aux souverains du Portugal de financer une expédition vers l'Asie en passant par l'Ouest. Econduit par ceux-ci, Colomb se tourne vers les souverains espagnols, alors en lutte pour reprendre les dernières possessions musulmanes en terre d'Espagne. Pendant six années, Colomb exerce un « lobbying » acharné auprès des souverains, essayant de les persuader qu'un petit investissement serait d'un profit spirituel et financier important, voire supérieur à tout ce qui était imaginable. Le voyage de Colomb n'est pas un voyage vers l'inconnu, loin de là; s'il ne sait pas ce qu'il va rencontrer en chemin, il sait où il va. Il a en poche une lettre d'introduction des rois espagnols pour le roi du Japon avec un espace blanc, à remplir lorsqu'il connaîtra son nom.

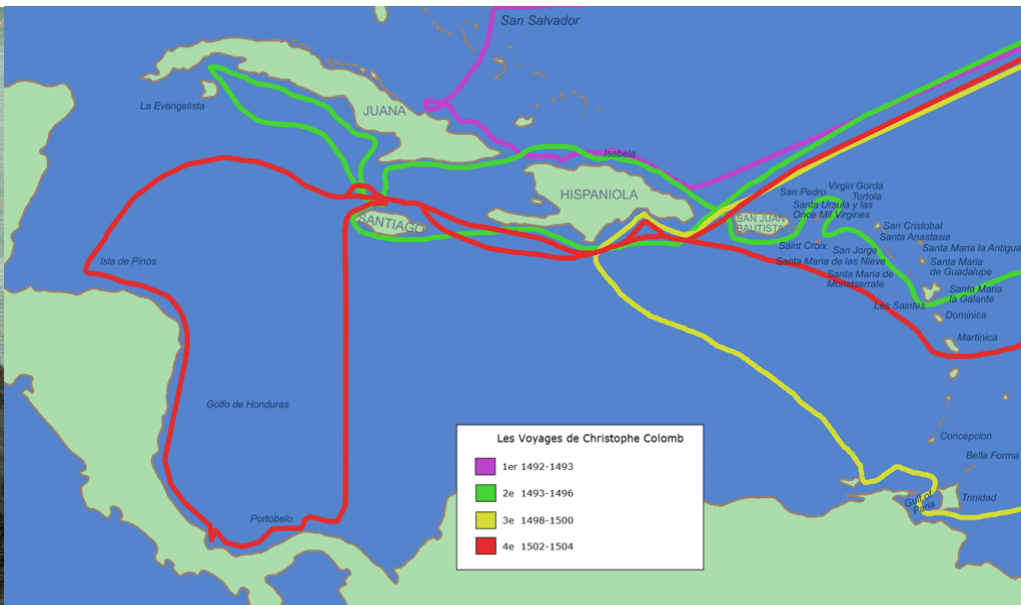
Fruit du hasard et des théories de l'époque, la conquête de l'Amérique est commencée, ou plutôt les conquêtes, chacune différente de l'autre. Les Espagnols, avantagés par un décret du Pape (Tordesillas, 1493), jouiront d'une avance de quarante ans sur les Français. Ils découvriront et anéantiront les civilisations les plus avancées de l'Amérique, pilleront les trésors de pays très riches, avant d'être intéressés par la colonisation. Les conquêtes militaires espagnoles, brutales dans les Antilles, au Mexique, en Amérique centrale, en Amérique du Sud, puis, finalement, dans le sud-ouest des États-Unis, peuvent s'expliquer par les risques et périls très grands que présentaient ces expéditions à la recherche de l'or dont l'Europe avait un si grand besoin.

La conquête de l'Amérique du Nord par les Français évoluera d'une façon toute différente. Cherchant à atteindre l'Asie, comme tous les Européens de l'époque, cherchant aussi de l'or et des pierres précieuses, alléchés par les récits espagnols, les Français trouveront au nord de l'Amérique une richesse nouvelle mais difficilement accessible, la fourrure. Pour la posséder, il faut connaître la faune de ce pays de forêts, au climat rude: ils ont besoin des Indiens. Ils les utiliseront. Peu d'esclavage, quelques hostilités, mais sur tout, une exploitation systématique de tous les réservoirs de castors, l'un après l'autre. Cette quête les amènera à pénétrer de plus en plus loin vers le cœur du continent. Utilisant successivement les nations indiennes qui y vivent, ils laisseront derrière eux des groupes dont l'économie est perturbée, dont la santé est atteinte et qui, à leur tour, ont besoin des Européens et de leurs biens.

À l'intérêt pour la fourrure, succédera l'intérêt pour les terres, au moment où les colonies deviennent indépendantes. La répression des Indiens sera alors brutale, juridique tout autant que militaire.

Ce « scénario du territoire » sera le même aux États-Unis, surtout lorsque le jeune État américain aura gagné de haute lutte son indépendance et son « droit au territoire ». Ici aussi, les Indiens sont de trop; la conquête de l'ouest ramènera à des proportions « américaines » l'espace qu'ils occupent encore aujourd'hui. À sa façon, chacune de ces conquêtes devra, pour assurer la possession du Blanc, anéantir ou rendre inoffensif le premier habitant.

La richesse et la diversité même des groupes conquis méritent qu'on s'arrête à la conquête. La présence indienne, partout en Amérique en ce moment, et l'évolution du peuplement peuvent seules expliquer que la renaissance indienne actuelle soit un phénomène omniprésent dans les Amériques. Elle explique aussi les liens culturels étroits qu'entretiennent depuis toujours des groupes géographiquement fort éloignés, mais issus — il y a trop longtemps pour notre mémoire blanche — de familles communes.



Les voyages de Christophe Colomb

Les Antilles

La conquête espagnole en Amérique constitue le plus grand effort colonial après Rome. Colomb est bien loin de s'en douter quand il arrive devant une petite île d'à peu près douze milles de long, Guanahani, dans les Bahamas. Il croit aborder une des 7 000 îles du Japon dont parlait Marco Polo, alors qu'en fait, il est à 250 milles au nord de Cuba, dans les Antilles habitées alors par près de trois millions d'Arawaks et de Caraïbes.

Dans un passé lointain, les Arawaks ont quitté la Cordillère des Andes pour se répandre ensuite le long de l'Amazone et de ses affluents jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque et, de là, le long de la côte du Venezuela, de la Colombie et des Guyanes pour atteindre enfin les Antilles. Île après île, les Arawaks ont occupé le terrain, chassant les premiers habitants venus, eux, croit-on, de la Floride. Fermiers pacifiques, fortement religieux, regroupés en communautés importantes, ces Arawaks ont un système de classes et de gouvernement plutôt élaboré. Ils occupent des maisons communes dans des villages regroupant plus de trois mille habitants. Ils construisent également des canoés, dont les plus grands contiennent jusqu'à 80 personnes.

Cependant, les Arawaks ont sur leurs talons les Caraïbes, beaucoup plus agressifs, arrivés eux aussi des bouches de l'Orénoque pour remonter, île après île, vers les places fortes des Arawaks, Trinidad et Hispaniola (aujourd'hui Haïti et la République Dominicaine). Dans les petites Antilles, les hommes Arawaks ont été complètement massacrés, les

femmes ont dû suivre les vainqueurs, On peut dire que l'aventure des Arawaks d'Hispaniola représente le modèle de colonisation dans les Caraïbes.

Lorsque Colomb approche du rivage, il y a bien quelques Arawaks qui l'observent paisiblement, mais il ne s'en occupe pas. Il procède tout d'abord à un acte juridique: bannière royale dans la main droite, il tire son épée, abat d'un revers quelques herbes et entaille un arbre, geste symbolique pour marquer son droit de propriété. Légalité oblige : le notaire Escobedo et le contrôleur royal Sanchez de Segovie dressent le procès-verbal de ce qui s'avérera être la prise de possession de l'Amérique par l'Europe. Colomb, satisfait, signe le document et note le même jour, dans ses carnets, que ces hommes feront sans doute «de bons serviteurs». Puis il se tourne enfin vers les Arawaks présents et leur annonce, en espagnol, qu'ils ont désormais pour maître l'Espagne en la personne de ses souverains, Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon. Il découvre, outre l'utilisation du hamac, certaines plantes nouvelles comme le manioc et le tabac, mais sa préoccupation première demeure l'or et les Arawaks en portent comme ornements. «J'ai pris bien soin de m'assurer qu'il s'agissait d'or. » C'en était, mais en petites quantités; cependant, les Arawaks lui indiquent que, plus à l'ouest, il y a de l'or.

Deux jours après son arrivée, Colomb kidnappe sept Arawaks et écrit dans ses carnets: «Ces gens ont des armes très simples, comme le voient vos Altesses d'après les sept que j'ai ordonné d'amener pour qu'ils puissent apprendre la langue et revenir, bien que vos Altesses puissent, quand elles le voudront, les faire tous envoyer à Castille ou les garder tous prisonniers dans l'île, car avec cinquante hommes armés, vous les tiendrez en votre pouvoir et pourrez faire d'eux tout ce bon vous semblera... »

Toujours convaincu d'être près des Indes, Colomb se dirige vers Cuba et Haïti. A Cuba, il observe qu'il sera facile de faire des indigènes de bons chrétiens. Avant de retourner en Europe, il kidnappe encore d'autres Arawaks, laissant à Hispaniola un groupe d'Espagnols sous la protection du chef Cuacanagari, pour attendre son retour.

Lorsqu'il revient, à la tête d'une véritable expédition coloniale (14 caravelles, 1 500 hommes et un état-major complet), il doit faire face à la première guerre coloniale:

Hispaniola est en révolte. Pendant son absence, les Espagnols ont violé des femmes et se sont emparés de l'or des Arawaks. Tolérant, Cuacanagari a laissé faire, mais, lorsque les Espagnols dépassent le territoire d'un autre chef, Caonabo, la rébellion éclate et les Espagnols sont éliminés. S'étant assuré le concours de tous les chefs haïtiens, Caonabo lève une armée contre les occupants. Nus, n'ayant pour toutes armes que des arcs et des flèches, ils ne peuvent tenir tête à l'artillerie et à la cavalerie espagnoles, à leurs arbalètes, à leurs poignards en métal, à leurs chiens dressés à chasser l'homme. Les Espagnols réussissent à s'emparer de Caonabo et la résistance s'effondre. Après le premier affrontement armé, c'est « l'asservissement » tout aussi meurtrier: des 300 000 Indiens qui habitaient Hispaniola en 1492, il n'en reste que 14000 en 1514 et, en 1549, plus que 500.

Le Pape avait bien recommandé aux souverains espagnols de traiter les Indiens avec douceur et de les convertir au catholicisme. Les Espagnols promulguent alors un décret suivant lequel les Indiens qui acceptent la souveraineté espagnole et s'y soumettent sans résister seront considérés comme sujets de la couronne et ne pourront être réduits à l'esclavage; ils devront être traités en hommes libres et travailler. Les Caraïbes et les

résistants Arawaks sont réduits en esclavage et vendus ; Colomb en renvoie un premier lot de 500 en Espagne pour amortir les frais de son expédition. Quant aux autres, ce sont des hommes libres, c'est-à-dire libres de travailler. Or les Arawaks ne veulent pas travailler. Pour ce qui est des colons espagnols — pour la plupart vétérans des campagnes d'Europe et d'Afrique contre les Musulmans — ils sont venus en Amérique pour s'enrichir, mais n'ont absolument pas l'intention de cultiver eux-mêmes les terres qu'on leur octroie : « Pour la première fois, l'Européen se heurtait à ce conflit: né et élevé dans la croyance que le travail est sacré, habitué à voir dans les besoins de l'homme la source du travail, dans le travail aussi, la source de la richesse et dans la richesse le signe de la civilisation, l'Européen civilisé et travailleur s'aperçut que l'indigène des pays chauds donne une autre réponse aux problèmes vitaux: peu ou pas de travail, peu ou pas de besoins et à la grâce du soleil . » Salvador de MADARIAGA. *Christophe Colomb*, Paris. Calmann-Lévy, 1952. p. 445

Colomb lève alors une taxe sur les Indiens. Les Arawaks, enfants de 14 ans inclus, sont contraints de payer un tribut égal à la moitié ou aux deux tiers d'une once d'or tous les trois mois. Ceux qui habitent loin des mines doivent payer un tribut en coton. Pour indiquer que la taxe est payée, les Espagnols obligent les Arawaks à porter au cou une pièce de cuivre prouvant l'acquittement de la taxe. On coupe la main ou l'oreille de celui qui ne paie pas. Désespérés, beaucoup d'Arawaks s'enfuient dans la montagne, préférant mourir de faim. Les autres se retrouvent soumis aux travaux forcés sur leurs terres devenues propriété espagnole.

Bien que Jules II ait solennellement déclaré en 1497 que les Indiens étaient des hommes — leur existence ne pouvant être expliquée par la Bible, on avait d'abord douté de leur appartenance à l'espèce humaine — et des fils d'Adam avec une âme, comme les Européens, l'Eglise, tout au long de la conquête, supporte et justifie le conquérant espagnol, plus qu'elle ne protège les Indiens, exploités et massacrés dans l'indifférence générale. Cependant, un père Dominicain, le père Antonio de Montesinos, fait à Hispaniola, le dimanche avant No de 1511, un sermon révolutionnaire, la première protestation publique importante et délibérée contre le traitement infligé aux Indiens. L'émotion est immense, mais le dominicain est aussitôt désavoué par ses supérieurs. Un autre dominicain, Las Casas, tente d'arrêter le massacre et de protéger les survivants. En 1516, il est nommé protecteur des Indiens. C'est devenu inutile, il n'y a plus d'Indiens dans les Caraïbes.

Le Mexique

L'élan étant pris, Haïti et Cuba, les grandes îles antillaises, deviennent désormais les plates-formes d'où s'élancent les conquistadors, loin de soupçonner l'ampleur des civilisations d'Amérique centrale et de ses quelque vingt millions d'habitants.

Après des milliers d'années de travail génétique, sans microscope et sans instruments, plusieurs communautés agricoles ont fait du maïs leur base alimentaire ; et ce, aussi bien dans les terres chaudes que dans les terres froides d'Amérique centrale. A l'époque de la

fondation de Rome, toutes ces communautés subissent l'influence des Olmèques qui marqueront définitivement cette partie du continent; il faut chercher leur origine dans les jungles humides et malsaines du golfe du Mexique, là où ils jetèrent les bases d'une civilisation originale.

C'est à partir des centres religieux, qui ne sont pas encore des villes, mais où les prêtres célèbrent les rites et où réside un personnel d'entretien du culte, que l'influence olmèque se répand à travers toute l'Amérique centrale. En outre, les marchands olmèques parcourent l'Amérique centrale, échangeant les produits des régions chaudes contre le jade dont ils font des oeuvres en trois dimensions, faites pour être vues sous tous les angles.

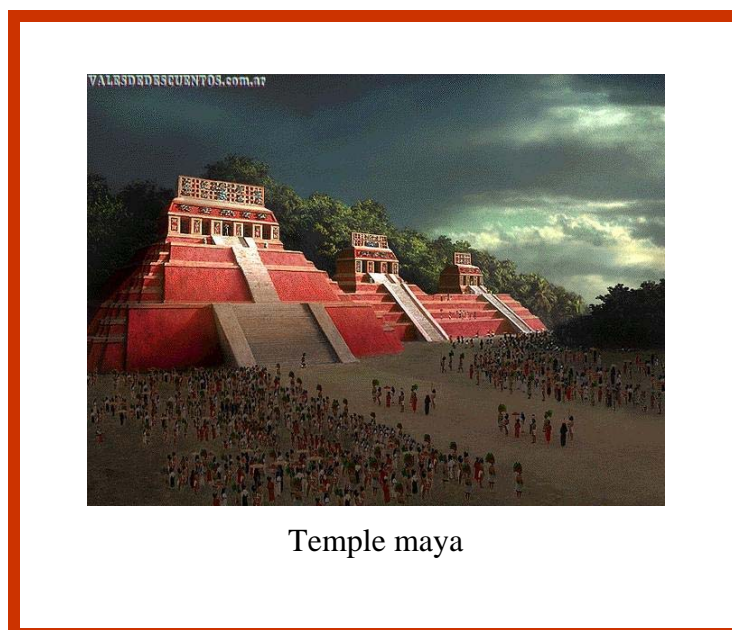


Les Olmèques

Avec le peuple olmèque, on voit surgir les traits essentiels des futures grandes civilisations du Mexique: pyramides et autels, stèles sculptées, bas-reliefs, ciselures de jade, mais surtout hiéroglyphes et computation du temps. Il semble aussi que les Olmèques aient eu des connaissances sur le magnétisme et il n'est pas impossible qu'ils aient connu la boussole, mille ans avant les Chinois. On aurait alors le cas intéressant de deux civilisations essentiellement terriennes, qui utilisèrent la boussole pour des problèmes de géomancie, mais qui ne songèrent pas à s'en servir pour naviguer.



Parmi les énigmes que posent les Olmèques, la moindre n'est pas celle de leur fin. En effet, soudainement, tout paraît avoir été dévasté. Les grandes sculptures sont jetées dans les ravins, les stèles et les autels sont détruits. Ne restent intactes que ces grandes têtes sculptées dans un style réaliste et qui ont des caractéristiques raciales très différentes les unes des autres. Ces têtes, qui pèsent plus de trente tonnes, représentent en effet des types sémites, des Noirs, des hommes barbus... L'influence olmèque se fait sentir dans toutes les civilisations qui commencent alors à fleurir un peu partout chez les peuples agricoles d'Amérique centrale: celle des Mixtèques, des Tonaques, des Zapotèques, qu'on découvre à mesure que les fouilles archéologiques progressent en Amérique centrale. Mais, dans le domaine de l'étude du temps et de l'écriture, les Olmèques ont comme héritiers privilégiés les Mayas, tribu du Guatemala.



Temple maya

Au début, comme ailleurs en Amérique centrale, les dieux des Mayas sont des divinités plutôt simples, liées au rythme des saisons. Aussi les fêtes religieuses suivent-elles le calendrier agricole. Puis le culte religieux prend une tournure plus structurée, sous l'égide d'une élite de prêtres aidée de fonctionnaires. Cette élite habite désormais des centres religieux où les gens viennent rendre hommage à des dieux qui commencent à se diversifier et à acquérir une personnalité propre. C'est sur les hautes terres du Guatemala que les Mayas dressent les premières pyramides qui, contrairement à celles de l'Égypte, ne contiennent pas de tombeaux: ce sont les socles sur lesquels les temples sont érigés.

En même temps apparaît une écriture semblable à des bandes dessinées, rendant compte des grands progrès en astronomie et en mathématiques. Par exemple, l'invention du zéro, qui n'arrive que trois fois au cours de l'histoire des civilisations: en Inde, chez les Arabes, chez les Incas et les Mayas. Ces derniers disposent d'un calendrier dont la précision est supérieure, et de très loin, à celle du grégorien. Les révolutions de la planète Vénus y sont calculées avec une exactitude stupéfiante (une marge d'erreur de deux heures sur une période de cinq siècles). Des calculs sont faits pour les siècles à venir: une stèle trouvée à Quiriza porte la date d'un événement astronomique qui doit arriver dans 4 millions d'années.

Alors même que, chez les Mayas, la philosophie parle déjà de l'immortalité de l'âme, on assiste, à l'approche de l'an mille, à l'écroulement progressif de la société. L'une après l'autre, les cités religieuses sont abandonnées et leurs temples désertés. On n'en connaît pas encore les raisons de façon certaine. La civilisation des Mayas va renaître, loin du Guatemala, dans les plaines du Yucatan, mais elle sera influencée par d'autres héritiers des Olmèques, venus cette fois du nord du Mexique. Pendant que les Mayas érigeaient leurs premiers observatoires au Guatemala, d'autres civilisations, influencées par les Olmèques, étaient nées ailleurs dans l'Amérique centrale et particulièrement dans la vallée de Mexico; par exemple, la ville de Teotihuacan, la cité des dieux, comptait à l'époque de la chute de Rome 300000 habitants.

Un de ces peuples, les Toltèques, avait laissé une légende, mêlée à la vérité historique. Elle rapportait qu'un roi, Quetzalcoatl, avait été envoyé en exil vers l'est, mais qu'en un jour précis et prévisible du calendrier, devenu un dieu blanc et barbu, il reviendrait se venger. Les Toltèques disparaissent, mais la légende demeure.

Parmi les envahisseurs qui succèdent aux Toltèques, les plus marquants sont les Aztèques. A l'origine petite tribu pauvre, ils prennent le contrôle de la vallée de Mexico vers 1325. Leurs dieux sont chasseurs ou guerriers: la force des théologiens aztèques sera de faire entrer au panthéon les dieux agricoles des tribus conquises qui deviendront, à leur tour, des nations guerrières. Pour les Aztèques, la mort la plus enviable survient au combat ou sur la pierre du sacrifice, afin que vivent la lune et le soleil...

La scène se passe dans les ténèbres premières, dans Teotihuacan, la cité des dieux où ceux-ci se sont réunis pour créer le soleil. Qui aura la charge d'éclairer notre monde? Deux dieux se proposent. Le premier hésite, le second se précipite dans le brasier; le premier deviendra la lune, le second, le soleil. Mais les autres dieux s'aperçoivent que les deux astres sont toujours immobiles dans le ciel, qu'ils ne vivent pas. Ils décident donc de

se sacrifier tous afin que, par leur sang, vivent la lune et le soleil. Ce premier sacrifice préfigure ceux de la religion aztèque et esquisse celle-ci.

En effet, pour les Aztèques, rien ne peut garantir le retour du soleil et la marche des saisons. Il faut fournir au soleil, à la terre, à toutes les divinités, le liquide précieux sans lequel le mécanisme de l'univers cesserait de fonctionner, le sang humain. La mission de l'Homme, en général, et des Aztèques, en particulier, consiste donc à repousser infatigablement l'assaut du néant. Cette conception mystique de la guerre fait des Aztèques le peuple du soleil, voué à la conquête des autres nations.



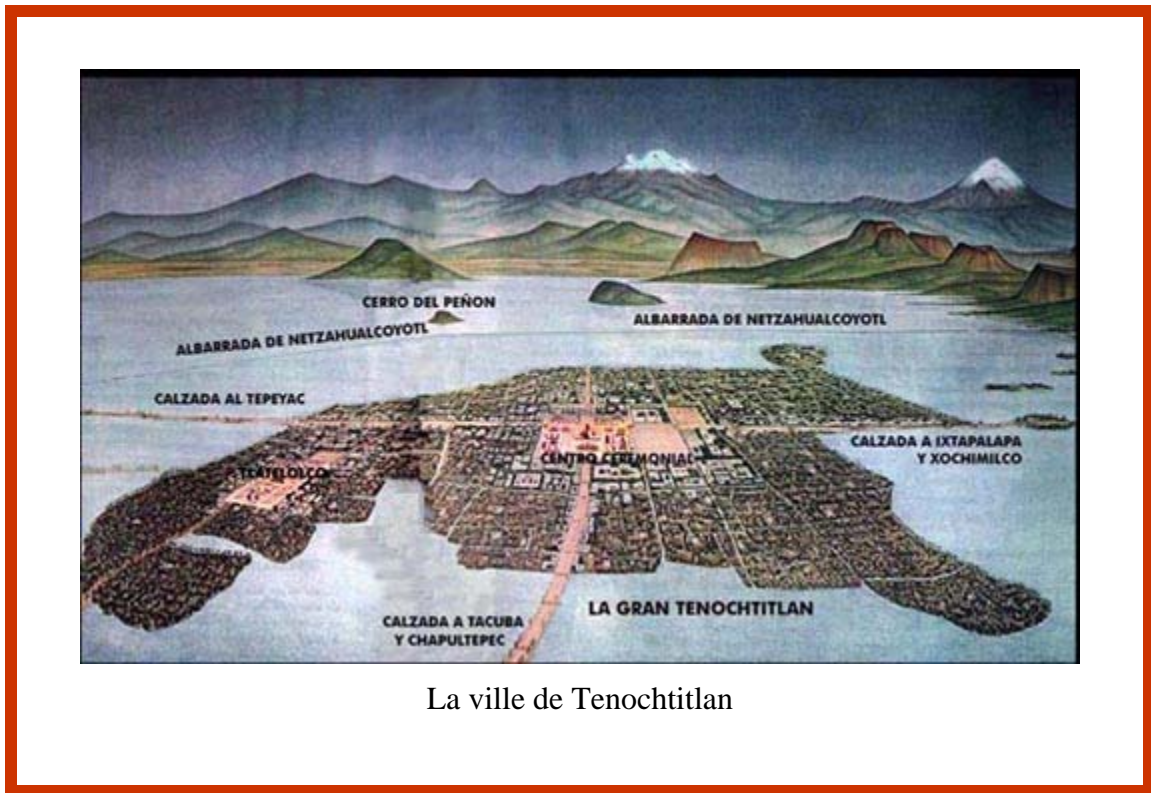
L'empire aztèque

Malgré les sacrifices et les succès guerriers qui les amènent du Pacifique à l'Atlantique et même, dit-on, jusqu'à l'isthme de Panama, les Aztèques n'oublient jamais que ce que les dieux leur ont donné un jour, ils peuvent le reprendre le lendemain. Leur monde est précaire: quatre mondes déjà avaient péri parce qu'ils étaient imparfaits. Le leur est également condamné parce qu'on ne peut être parfait. Fatalistes, les Aztèques se sont soumis au bon vouloir des dieux dont ils essaient de deviner la volonté par l'étude du temps.

Le temps aztèque est une sorte de roulette russe cosmique composé d'un calendrier religieux auquel se superpose un calendrier civil de 365 jours, puis d'un troisième calendrier basé sur les révolutions de la planète Vénus. C'est au bout de cent quatre années solaires que les trois calendriers retombent à la même date.

Chaque fois qu'on finit un siècle aztèque, c'est-à-dire tous les cinquante-deux ans, le peuple attend dans la terreur de savoir si le dieu voudra bien renouveler son contrat avec les hommes. Tous les feux sont éteints, la nuit se passe dans la crainte jusqu'à ce qu'enfin la planète Vénus apparaisse dans le ciel et qu'un prêtre allume un feu nouveau sur la poitrine d'un sacrifié. La vie peut alors reprendre. En 1521, les trois calendriers coïncident. Cette année-là, des messagers annoncent à l'empereur Montezuma la venue sur mer d'îles fortifiées qui se déplacent sur l'eau, d'armes qui crachent le feu et qui tuent à distance, d'étranges bêtes qui ressemblent à des cerfs. Comme dans la légende de Quetzalcoatl, ceux qui les chevauchent sont blancs et barbus.

Les Espagnols n'ont qu'une faible idée de la civilisation qui se dresse devant eux. Leur seul contact avec le Mexique avait été une brève incursion au Yucatan en 1502; ils y avaient rencontré des groupes d'Indiens fort différents de ceux des Antilles, dont ils avaient rapporté quelques souvenirs. Préparée à St-Domingue, l'expédition commandée par Fernando Cortez aborde elle aussi, dans la presqu'île du Yucatan, à Cozumel. Il a un premier coup de chance : renverser la barrière linguistique. Il a avec lui Gerónimo de Aguilar qui avait été prisonnier des Mayas et parlait leur langue. Sur place, Cortez rencontre une esclave, Malintzin, qui parle la langue des Aztèques. Elle se met au service des Espagnols et apprend rapidement leur langue, Cortez est rapidement au fait des divisions de l'Empire, de la haine des peuples soumis aux Aztèques.



La ville de Tenochtitlan



Le temple de Tenochtitlan

À Tenochtitlan, dans la vallée de Mexico, l'empereur Montezuma apprend avec stupeur le débarquement des Espagnols. Profondément religieux, il y voit la fin d'une ère cosmique, le début d'une autre. Le dieu Quetzalcoatl revient-il prendre possession de son héritage, comme il l'avait promis? Le blanc barbu est-il son envoyé? Cortez touche le point faible d'un Empire fragile et inquiet.

La conquête de l'Empire aztèque est rapide; allié aux insoumis de l'empire, Cortez se rend à Mexico où, Montezuma, toujours hésitant, l'accueille avec hospitalité. Cortez se rend bien compte qu'il ne peut combattre avec sa petite troupe le demi-million d'habitants de la capitale aztèque. Aussi, il s'empare de l'empereur et le garde prisonnier, il doit bientôt quitter la ville pour combattre d'autres vautours espagnols débarqués des Antilles. Pendant son absence, ses soldats massacrent l'élite aztèque assemblée pour une fête religieuse. Montezuma est complètement discrédité et son successeur, Cuanthemoc soulève la ville; un Espagnol sur deux perd la vie. Les alliances avec les insoumis de l'Empire tiennent. L'appui d'une minuscule cavalerie donne une nette supériorité à Cortez: armes, cuirasses d'acier, arquebuses, canons, chevaux représentent, au XVI^e siècle, l'équivalent des panzers de la Seconde Guerre mondiale.

Mais surtout, Aztèques et Espagnols ne font pas la même guerre: duel fataliste arbitré par les dieux pour les premiers, destruction de la religion indienne et de l'Etat indien au profit du roi et de l'Eglise, pour les seconds. Il ne s'agit pas ici de lever une taxe sur les Indiens, mais bien de les réduire en esclavage et de s'emparer de leurs immenses richesses.

Un autre facteur joue dans la victoire espagnole un rôle aussi meurtrier qu'inattendu: la maladie. Le Nouveau Monde avait évolué en vase clos, loin des maladies de l'ancien monde contre lesquelles les Indiens n'avaient développé aucun anticorps. Apportées par les conquistadors, des maladies infectieuses comme la variole, le typhus, le choléra fauchent la population indienne. Des tribus entières disparaissent. « Despite the disagreement about the size of the New World Indian population there is little doubt about the massive and rapid drop in that population in the sixteenth century. The discovery of America was followed by possibly the greatest demographic disaster in the history of the world. (9) » Des 300 000 habitants de Tenochtitlan, la maladie n'en épargne que quelques milliers : toute résistance s'effondre.

En 1524, Cortez donne le coup de grâce en assassinant le dernier empereur, Cuanhtémoc, successeur de Montezuma. Présage? Son nom signifiait «l'aigle qui tombe»... Sous le fouet des Espagnols, les Indiens, désormais esclaves, construisent Mexico sur les ruines de leur capitale. On torture pour trouver de l'or et le patrimoine culturel et religieux aztèque (livres folios reliés, idoles, temples) est anéanti.

Des Antilles surpeuplées, les Espagnols basculent sur le continent. Chaque colon reçoit une concession de terrain et un certain nombre d'esclaves, à charge pour lui d'obtenir le maximum de l'un et de l'autre. En échange de cet esclavage forcé, l'Indien a droit à une « protection» du colon et aux « soins» spirituels. Mais le dieu chrétien, qui n'est qu'un dieu de plus parmi tant d'autres, rejoint les autres figures du ciel aztèque et les Indiens se convertissent massivement.

La brutalité de la conquête a bien quelques opposants, comme l'irréductible Las Casas, protecteur des Indiens, mais l'avance espagnole se poursuit. Bien que tentés par le nord, où l'on soupçonne — d'après le récit des aventures rocambolesques d'un jeune fonctionnaire qui a voyagé de la Floride jusqu'au golfe de Californie — un Empire aussi riche que celui des Aztèques, les conquistadors se tournent vers le sud, attirés par les rumeurs de plus en plus précises quant à un fabuleux pays, le Pérou.

L'Amérique du Sud

Neuf millions d'indiens peuplent alors l'Amérique du Sud, vivant dans des zones écologiques aussi différentes que la jungle humide de l'Amazonie, la pampa argentine ou le delta de l'Orénoque. La moitié de la population habite le coeur des Andes, où se sont développées des civilisations vivant d'une agriculture extrêmement spécialisée. D'abord chasseurs, ces Indiens ont développé au cours des siècles la culture de la pomme de terre, jusqu'à en sélectionner 700 espèces. D'ailleurs leur langue compte 200 mots pour désigner ce tubercule, suivant sa couleur, sa grosseur, sa texture, etc. Ils réussissent même à la déshydrater en la soumettant alternativement à l'ardeur du soleil, puis à rigueur du gel au cours de l'hiver. Ces patates déshydratées restent comestibles durant de nombreuses années, ce qui évite la famine. Concentrés dans des villages agricoles, les Indiens des Andes cultivent les tubercules, les haricots et le maïs.

De plus, seuls de toute l'Amérique d'avant Colomb, les Indiens des Andes font l'élevage du lama.

Des civilisations surgissent un peu partout dans les Andes: à Tiahuanaco, les Indiens laissent des ensembles de monuments de pierre, dont certains pèsent plus d'une tonne; à Nazca, dans le désert, ils tracent sur le sol des figures géométriques sans signification, qui deviennent, dès qu'on prend de l'altitude, des représentations stylisées d'animaux. Quatre cents ans plus tard, l'Empire Chimu, dont la superficie des terres irriguées, plus importante qu'aujourd'hui, fait vivre une population plus nombreuse, témoigne du degré de développement technologique atteint par ces civilisations.



L'empire inca

Cependant, autour de la ville de Cuzco, un petit État agricole commence à prendre lentement de l'expansion. En 1438, l'Inca Pacachuti monte sur le trône. Huit seigneurs s'y sont succédés avant lui. Tout en maintenant l'unité intérieure, il étend le domaine de Cuzco, par bonds successifs et rapides: son fils, se tournant vers le nord, fait de Quito la capitale d'un Empire; une expédition ultérieure le mènera jusqu'à la côte du Pacifique et même au-delà; on ramènera des Noirs. Finalement, le Royaume s'étend vers le sud. Bientôt les Incas sont à la tête d'un empire aussi grand que celui de Rome 12• A cette mosaïque de nations et de tribus — vivant aussi bien dans le désert que dans la jungle ou la montagne — les Incas imposent leur langue, le quechua, et leur religion. Cuzco devient une ville cosmopolite de 60000 habitants, la plus riche du Monde nouveau, et c'est vers elle que converge un réseau routier de 10000 milles.

La vie est réglée dans les moindres détails, et le contrôle bureaucratique de la démographie est indispensable. Utilisant des listes de sujets, tenues à jour par des fonctionnaires, les Incas connaissent à tout moment la quantité d'énergie humaine dont ils disposent, de manière à la répartir rationnellement entre les différents secteurs de l'économie. Car c'est par des corvées que les Incas édifient ces villes gigantesques suspendues aux flancs de la Cordillère des Andes. Chaque nation conquise voit arriver de Cuzco une armée d'administrateurs: ce sont eux qui règlent les disettes en répartissant les réserves de l'Empire. Tous doivent travailler pour Cuzco, même les infirmes sont tenus de fournir tous les ans à l'Inca un tube rempli d'insectes, tribut symbolique qui justifie leur droit à la vie.

Mais viennent du nord des signes avant-coureurs de la présence des Blancs. Un mal inconnu se répand à travers la population quechua, frappant l'Empereur et deux cent mille de ses sujets. L'Empire revient à deux héritiers dont les rivalités dégénèrent en guerre civile. Celle-ci tire à sa fin avec la victoire d'Atahualpa, lorsque les Incas apprennent que de larges maisons flottantes croisent au large des côtes...

Accueilli partout avec hospitalité, l'aventurier espagnol Pizarre rencontre Atahualpa à Cajamarca. Rencontre de deux mondes. Le prêtre de l'expédition, Valverde, raconte (en espagnol) la création du monde, du ciel, de la mer, explique la Sainte Trinité, le péché originel et la Rédemption du Christ. Du même souffle, il leur apprend que le Pape a partagé le monde entre les Princes chrétiens et que le Pérou a été attribué à l'Espagne. L'Empereur peut se soumettre de bon gré aux forces de Pizarre, sinon on l'y contraindra. Devant l'incompréhension évidente de l'Inca, le religieux crie: «Salidad a el, que yo vos absuelvo» (Sautez lui dessus, je vous absous).

Quelques heures de massacre suffisent à briser définitivement la puissance du plus grand Etat de l'Amérique. L'Empereur est fait prisonnier et une rançon exigée: pour la payer, il faudra remplir d'or une chambre aux dimensions de 22' X 17' — au prix du marché de 2010, l'équivalent de 100 millions de dollars.

Vingt ans après Pizarre, les Espagnols ont fait l'inventaire de l'Amérique du Sud. En dépit de quelques révoltes, l'Espagne règne sur les Andes. Depuis la fondation de Buenos Aires, en 1580, elle possède un premier bastion dans la pampa; elle occupe aussi les rives de la mer des Antilles. Seul lui échappe le Brésil portugais. L'asservissement des Indiens est général, parce qu'indispensable pour exploiter les riches mines de Potosi où des Indiens vivent et meurent sous terre, sans jamais revoir le soleil. Chaque année, des expéditions comptant jusqu'à un millier d'hommes se dirigent vers l'Amazonie pour en ramener des Indiens qu'on vend ensuite comme esclaves. Pour y échapper, les Indiens doivent s'enfoncer de plus en plus au coeur de la jungle. Ils n'y seront pas inquiétés avant la découverte du fabuleux hévéa, l'arbre qui fournit le caoutchouc, à la fin du XIXe siècle.



Église jésuite dans une des « Reductiones ».

Bande annonce du film : [Mission](#)

Dans cette vaste entreprise de colonisation, une seule exception, mais de taille: l'ordre jésuite. En 1607, une année avant la fondation de Québec, l'Empereur espagnol leur a cédé le Paraguay, qu'ils peuvent administrer comme bon leur semble. Ils donneront le rare exemple d'une théocratie communiste. Laissant de côté les Achés, irréductibles de la forêt, les Jésuites regroupent les Guaranis, une tribu pacifique, dans une trentaine de villages, les « Reductiones », pouvant compter jusqu'à 8 000 habitants. Un siècle plus tard, l'exemple sera repris avec les Indiens chrétiens vivant sous l'administration des Jésuites, dans des «réducciones » recrées à Sillery et à Kahnawake. Grâce aux Jésuites, la langue et la culture, de même que le mode de vie guarani sont préservés. Mais les Jésuites se mettent à dos les colons espagnols en donnant ainsi « un bien mauvais exemple » aux autres Indiens. Les colonisateurs réussiront finalement à démembrer la théocratie communiste des Jésuites. Entre temps, l'attention des conquistadors s'est encore déplacée; cette fois, c'est le nord du Mexique qui les attire.

Les conquistadors n'ont pas oublié le récit de ce jeune fonctionnaire qui avait traversé l'Amérique d'un océan à l'autre. De nouveau, c'est le mirage. Pourquoi n'y aurait-il pas

au nord des empires semblables à ceux que les Espagnols viennent de piller en Amérique du Sud?

Le Nord du Mexique

Déjà, avant la naissance du Christ, un peuple encore peu connu, les Adenas, érige des tertres funéraires dans la vallée de l'Ohio, avant de disparaître. Vient alors un nouveau peuple dont le commerce s'étend des montagnes Rocheuses au lac Supérieur et des Grands Lacs au golfe du Mexique. A leur tour, vers l'an 500, ils disparaissent. Ce n'est qu'un demi-millénaire plus tard que des peuples agricoles fortement influencés par le Mexique développent une des cultures les plus remarquables de l'ancienne Amérique. Ils échangent des produits commerciaux avec le tiers du continent, disposent d'une armée et se livrent régulièrement à des observations scientifiques. Des fouilles réalisées près de la ville de Saint-Louis ont permis de révéler l'existence de Cahokia, la plus importante ville du Mississippi, avec ses 30000 habitants. La ville de Cahokia domine la vallée fertile située au confluent du Mississippi, de l'Illinois et du Missouri, et connaît son apogée entre 900 et 1300. On y trouvait des entrepôts, des lacs artificiels, des docks, des observatoires astronomiques et un grand nombre de collines artificielles dont certaines atteignent la hauteur d'un édifice de dix étages. Pourtant, vers l'an 1500, ce site est abandonné.

Cependant, l'influence de ces peuples continue à se faire sentir parmi les tribus agricoles du sud-est américain que rencontreront les Espagnols. Ceux-ci attaquent l'Amérique du Nord en tenaille: Coronado du côté ouest en direction du sud-ouest américain via le golfe de Californie et De Soto du côté est, en passant par la Floride. De Soto a avec lui des soldats et des chevaux, des chiens et aussi des forgerons pour fabriquer des colliers pour les esclaves qu'ils ne manqueront pas de faire parmi les tribus du sud-est américain.

Même s'il est bien accueilli partout, De Soto traite les Indiens comme du bétail; il les fait mettre aux fers et ce sont des squelettes enchaînés qu'il traîne derrière lui jus qu'en Arkansas, au-delà du Mississippi, où il meurt. L'attaque espagnole par l'Atlantique est un échec.

Dans le Sud-Ouest américain ont évolué des civilisations ou sociétés agricoles. Les « ramasseurs de graines » ont grandement amélioré leurs techniques de survie. Certains peuples ont perfectionné l'irrigation en construisant des canaux de deux mètres de profondeur, enduits d'argile, ceci afin d'éviter une trop grande perte d'eau dans le sol. A partir de 1200, on voit surgir un type d'habitation dont on ne retrouvera pas l'équivalent en Amérique: des villages entiers (pueblos) constitués d'un seul bâtiment, abritant toute une population. Certains possèdent jusqu'à 800 chambres. Chaque village est une république indépendante dirigée démocratiquement. Vers l'an 1300, ces villages sont abandonnés, probablement à cause de la sécheresse, et les Indiens pueblos se dirigent vers le Rio Grande. Pacifistes, ils ne pourront résister à des envahisseurs venus du nord. Aux environs de l'an 1500, pour des motifs qui nous sont encore inconnus, des chasseurs venus de la vallée du fleuve Mackenzie apparaissent dans le Sud-Ouest américain et, en

1500, ils s'y installent pour de bon. Ces émigrants s'appellent entre eux les Dénés, mais les Espagnols les connaîtront sous le nom de Navajos et d'Apaches.

En 1540, Don Francisco de Coronado, un ancien du Pérou, prend la tête de la plus formidable expédition jamais vue sur le continent. Partis du golfe de Californie, les Espagnols découvrent la plus profonde entaille de la croûte terrestre, le Grand Canyon, les villages des Pueblos et des Indiens qui vivent comme « des Arabes-sous-la tente », mais pas d'or. Pour les autorités de la Nouvelle Espagne, l'exploration compte peu en soi, et lorsque Coronado retourne en Espagne sans le moindre gramme d'or, il tombe en disgrâce.

Les Espagnols reviendront au sud des États-Unis vers la fin du siècle (1598) et occuperont le territoire de la Floride au Nouveau-Mexique: les Indiens devront nourrir et vêtir les Espagnols, et leur payer une lourde taxe chaque année. Regroupés par des moines espagnols dans des missions, on exige d'eux un travail sans salaire, en échange de soins spirituels. Pour éviter les révoltes, les Espagnols leur interdisent la possession d'armes à feu et se réservent les chevaux. Ils peuvent compter sur des différences entre des tribus traditionnellement ennemies, ce qui leur permet d'exploiter les Indiens avec un minimum de surveillance. Pourtant, même les pacifiques Pueblos supportent mal le travail forcé; c'est un des leurs, Popé, qui tisse une union entre tous les Pueblos, Hopis, Zunis, etc. Il ira jusqu'à renverser les barrières linguistiques et traditionnelles avec leurs mortels ennemis Apaches ou Navajos. Les Espagnols, qui sous-estiment profondément ces « païens », ne peuvent prévoir la révolte qui éclate soudain, en 1680, après un siècle d'occupation espagnole.

Les Indiens enlèvent les places fortes, tuent 400 Espagnols et en chassent plus de deux mille. Les Espagnols viennent de faire une nouvelle expérience en politique indienne ! Alors qu'au sud les Empires aztèque et incas se sont soumis en même temps que leurs souverains, au nord du Rio Grande, ils doivent lutter contre les tribus une à une.

Lorsque les Espagnols reviennent en force quelques années plus tard, dans le Sud-Ouest américain, les représailles sont terribles; on coupe le pied droit de ceux qui se sont révoltés. Il faudra cinquante ans d'efforts avant que l'ordre (espagnol) règne de nouveau. Les missionnaires suivront, mais leur christianisme sanglant fera horreur aux pacifiques Pueblos; leurs rites deviendront clandestins et ils opposeront une résistance passive. Mais il y a plus inquiétant que la résistance indienne, pour les Espagnols; en 1680, le gouverneur espagnol de Santa Fe apprend que, à moins de deux cent milles au nord, on a signalé la présence du Français Robert Cavalier de la Salle.